



La métacommunication en contexte ethnographique : usage et réflexion autour du concept de métalogue (Bateson) dans l'analyse du terrain

Thomas Lecomte

LORSQU'IL EST QUESTION d'entreprendre le travail de terrain en ethnologie pour la première fois (mais aussi lors de celles qui suivent si nous attrapons le « virus »), nous devenons des spéculateurs. Imaginant de façon candide que toutes les sociétés partagent notre projet d'enquête sociale, nous nous étonnons de voir que notre présence et nos questions, parfois indiscretes, peuvent aussi faire l'objet de résistance ou d'hostilité de la part des interrogés. Les longues discussions partagées avec des chercheurs expérimentés et les enseignements que nous avons suivis assidûment nous ont eux-mêmes conditionnés à penser que, pour réussir notre travail, nous devons trouver une personne sympathique et ouverte à nos questionnements que nous pourrions appeler « informateur privilégié ». Fascinés et façonnés par d'illustres prédécesseurs, nous nous mettons ainsi en quête d'un Ogotemméli (Dogons – GRIAULE 1966), d'un Omblean (Mundugumor – MEAD 1935), d'un Georges Hunt (Kwakiutl – BOAS & HUNT 1905; 1906), ou encore d'un Sun Chief (Hopi – TALAYESVA 1942), qui nous donnera enfin toutes les réponses que nous cherchons. Cette quête perpétuelle et rêvée de notre « informateur privilégié » nous amène à échanger avec nombre d'individus. Certains visages restent, d'autres s'oublient et, même si nous ne voulions nous y soumettre, nous finissons par jauger les informateurs potentiels: « Me “laisser porter par le terrain” oui, mais je dispose de si peu de temps ! Je dois choisir. »

Cette question du choix, rarement abordée et souvent laissée à l'appréciation de chacun une fois seul sur le terrain, peut être particulièrement problématique lors de notre première enquête ethnographique. J'y ai moi-même fait face lorsque, étudiant à la maîtrise, je travaillais sur les pratiques cynégétiques (et plus particulièrement sur la pratique du piégeage) chez les Allochtones au Québec. Malgré ma curiosité, et conforté par une théorisation antérieure et une préparation que je pensais « méticuleuse », j'avais en effet éludé tout un lot de questions essentielles dont je n'allais prendre pleinement conscience que plus tard, une fois sur le terrain. Comment distinguer les informateurs les plus prolifiques ? Est-ce que les informateurs qui communiquent le plus sont ceux qui en savent le plus ? Leur proactivité apportera-t-elle vraiment des éléments de réponse à mes questions de recherche ? Est-ce que mon informateur principal est un « mauvais » informateur dont j'ignore les lacunes ? Suis-je sous l'effet d'une forme de fascination qui me détourne d'informateurs possiblement plus intéressants ? Dans quelle mesure ce partenariat peut-il « baisser » mon terrain de recherche ? Bref, ce sont autant de questions en suspens auxquelles j'allais découvrir qu'il n'y avait pas vraiment de réponse. A défaut d'omniscience ou d'expérience préalable, je devais donc accepter d'embrasser la part de sérendipité propre à chaque recherche scientifique.

Ce n'est qu'avec le temps et l'expérience, deux ans plus tard, que j'ai entrepris un retour réflexif sur cette première période de recherche. De cette manière, je voulais comprendre les termes de cette « ambigüité structurale » où l'observateur est à la fois « instrument » et « interférence » dans la production de connaissance (DALLA BERNARDINA 1989). En discutant de la façon dont j'ai construit ma relation d'enquêteur à « enquêté » avec celui que je pensais être mon « informateur privilégié », je souhaite revenir sur certaines des associations interpersonnelles déterminantes que chaque ethnologue fait et qui façonnent le terrain. Je veux ainsi reprendre le concept de « métalogue » développé par Gregory Bateson pour proposer l'analyse ethnologique d'une séquence d'échanges que j'ai eue lors de ma première recherche (BATESON 1987). Ce faisant, je veux souligner la pertinence de ce concept pour décrire et analyser certaines des mécaniques de catégorisation dont nous pouvons faire l'objet lorsque nous enquêtons. Les quelques pages que j'écris ici s'adressent donc surtout à des étudiants en ethnologie qui envisagent leur première enquête et qui s'interrogent sur certaines des aspérités que peut leur réserver le terrain, ou des étudiants plus aguerris qui seraient désireux de quelques points de comparaison.

Je commencerai cet article en introduisant le sujet de recherche auquel je me suis consacré à l'époque de mon enquête. Après avoir expliqué la configuration particulière de mon terrain de recherche en 2016-2017, je parlerai de la relation que j'ai tissée avec un informateur que je destinais à être mon « informateur privilégié ». Je décrirai ensuite l'une des discussions déterminantes que j'ai partagées avec cet informateur. Pour comprendre et analyser la valeur de cette conversation, j'introduirai et j'utiliserai le concept de « métalogue » de Bateson. L'usage de ce concept, renforcé par d'autres travaux comme ceux de Ghislaine Gallenga (2008), nous permettra ensuite de décrypter plus largement les mécaniques de catégorisation et de décatégorisation dont l'ethnologue fait constamment l'objet sur le terrain. Cet article est une étude de cas dont l'objectif est de prévenir l'un des écueils (ou, le cas échéant, de disposer d'un outil pour l'analyser) auxquels nous pouvons faire face lorsque nous définissons notre posture d'observateur-participant en situation d'enquête.

L'ENTRÉE SUR LE TERRAIN : D'ETHNOLOGUE À APPRENTI ?

Octobre 2016, la saison de piégeage débutait au Québec et allait s'étendre sur les sept mois à venir, jusqu'au printemps. Cette période d'effervescence, marquée par la multiplication des allers-retours dans le bois par les piégeurs qui appâtaient le gibier et relevaient ensuite leurs prises, m'intéressait alors au plus haut point. En effet, cette même année l'ethnohistorien Gilles Havard venait de publier *Histoire des coureurs de bois*, un ouvrage des plus remarquables (2016). Dans son épilogue, qui avait nourri mes interrogations, l'auteur terminait en soulignant quelques-uns des héritages laissés par la traite des fourrures en Amérique du Nord. Insistant sur l'importance de l'écorchage et des pratiques de chasse sur le continent, Havard laissait planer un mystère : Existait-il encore des personnes qui pratiquaient une forme de « traite » des fourrures ? Est-ce que

cette activité occupait encore une place importante dans le monde rural ? En somme, est-ce que le piégeage gardait une valeur contemporaine ? J'avais décidé de me pencher sur ces questions, en faisant le choix de me concentrer sur la recherche de praticiens d'origine allochtone (notamment en raison des contraintes techniques et méthodologiques qui étaient les miennes au moment de l'enquête).

D'après le ministère de la Faune, de la Forêt et des Parcs du Québec la population des piégeurs allochtones au Québec comptait presque 8 000 détenteurs de permis au moment de l'enquête (MFFP 2018). Néanmoins, tous ne pratiquaient pas activement le piégeage et les chiffres indiqués à la suite de ce recensement restaient très relatifs. Ce bassin d'informateurs, pour la plupart isolés¹, formaient un petit monde relié par des regroupements associatifs se réunissant deux à trois fois par an. Dans la mesure où ces associations étaient ouvertes au public et pouvaient faciliter mon premier contact avec l'univers de la trappe, j'avais donc commencé ma recherche en me concentrant sur les membres de l'une des associations les plus populaires et actives du Québec. Cette association régionale, par l'intermédiaire de laquelle j'ai pu rencontrer plusieurs praticiens, comptait des membres répartis dans les régions des Laurentides et de Lanaudière. En effet, à l'interface de ces régions le parc naturel du Mont-Tremblant, lieu de mise bas pour le gibier qui se dispersait ensuite dans les territoires de piégeage alentours, semblait particulièrement attirer les trappeurs.

En discutant avec des piégeurs, je pris rapidement connaissance d'une des particularités du milieu de la trappe, à savoir que, pour toute personne désireuse d'apprendre le piégeage des animaux à fourrure, il était primordial de trouver un mentor pouvant l'emmener sur le terrain avec lui. Certes, il existait une formation certifiante et libre d'accès permettant à tous de devenir « piégeur professionnel » mais, comme il était souvent répété : « la formation (de trappe) c'est vraiment la base, ça prend un vrai mentor après ! Le plus dur c'est de le trouver... mais il faut en trouver un » (homme, trappeur et instructeur de piégeage, 63 ans). Ainsi, si légalement il suffisait de suivre le module de « Piégeage et gestion des animaux à fourrure »² promu par la Fédération des Trappeurs Gestionnaires du Québec (FTGQ) pour acheter un permis d'exploitation, les connaissances acquises restaient très sommaires et théoriques pour les nouveaux piégeurs. Le temps accordé à la manipulation des pièges restait très limité lors des deux jours de la formation. Dans ce système où formalité administrative et transmission intergénérationnelle coexistaient, les mentors gardaient donc une certaine primauté.

Ainsi, tandis qu'il était plutôt d'usage pour les novices de chercher un mentor parmi les membres de leur famille, d'autres pouvaient essayer de rencontrer des piégeurs de renom afin de bénéficier des meilleurs conseils. D'ailleurs, cette quête du mentor idéal pouvait se prolonger tout au long des années de pratique pour des piégeurs expérimentés. Un piégeur compétent dans la capture de certaines espèces animales pouvait par exemple essayer de compléter sa technique en rencontrant des praticiens performants dans la capture d'autres espèces. Chez les piégeurs rencontrés lors de l'enquête il était

donc courant de considérer que tous les mentors ne se valent pas également, que ce soit en fonction de la reconnaissance de leurs spécialités ou de leurs points faibles. Les discours semblaient d'ailleurs aller dans ce sens puisqu'il était assez commun d'entendre des praticiens évoquer une filiation avec des personnalités renommées du monde de la trappe, ou de se vanter de leurs aptitudes particulières pour la capture de certains animaux (notamment en ce qui concerne les espèces réputées difficiles à piéger, comme le loup).

Il est des spécificités auxquelles certains terrains nous confrontent et ce bref retour contextuel nous permet déjà d'entrevoir deux éléments importants à considérer dans notre analyse réflexive. D'abord, le système de mentorat donne généralement l'occasion aux piégeurs de s'exprimer sur leurs capacités et d'acquérir une forme de reconnaissance de la part des autres praticiens. En effet, si les piégeurs sont parfois en concurrence pour savoir qui possède les techniques les plus efficaces, qui confectionne les meilleurs leurres, ou encore qui capture les animaux les plus rares, le piégeage reste une activité décriée qui rencontre des difficultés pour attirer de nouveaux adeptes. Devenir mentor peut donc être vu comme une sorte d'accomplissement, une reconnaissance de leur parcours de piégeur. Pour certains, qui ont pratiqué toute leur vie et qui voient parfois s'éloigner la perspective de transmettre les connaissances qu'ils ont accumulées, l'arrivée d'un apprenti peut même sembler salvatrice. Ensuite, cette valorisation des savoirs, via l'intégration de nouvelles personnes dans le milieu de la trappe peut accentuer des comportements possessifs³. Nonobstant l'intérêt de former un apprenti en ces temps de crise pour le piégeage, il y a là aussi le moyen d'obtenir une précieuse aide physique pour certains praticiens vieillissants qui doivent parfois charrier des fardeaux importants de matériel ou de carcasses. Les jeunes piégeurs pourront donc participer au paiement des frais engendrés par l'activité, poser des pièges supplémentaires pour augmenter le nombre des captures, transporter les animaux capturés, faire de l'écorchage, etc... autant de délestages pouvant permettre aux mentors de se concentrer sur les aspects de l'activité qu'ils affectionnent le plus.

On le sait « des raisons pratiques inspirent [...] les conditions d'accueil de cet Autre si particulier qu'est l'ethnologue » (FOGEL & RIVOAL 2009, 5). Il n'est donc pas surprenant que le système de mentorat m'ait offert un cadre idéal pour intégrer rapidement le milieu de la trappe, à condition bien sûr de pouvoir tirer avantageusement parti du statut d'apprenti piégeur. Par conséquent, il était décidé que je me présenterais à la fois comme un ethnologue réalisant une recherche scientifique, mais aussi comme un apprenti en quête d'un mentor. Bref, rien de contradictoire ici puisque l'observation participante est à la base de notre discipline ethnographique et que la méthode inductive (telle que pratiquée) fait aussi bien de moi un chercheur qu'un piégeur en devenir. D'ailleurs, en procédant de la sorte, je disposais d'un exemple idéal pour expliquer directement les principes de l'observation participante à mes informateurs.

INFORMATEUR PRIVILÉGIÉ ET PRIVILÈGES DE L'INFORMATEUR

Je mis peu de temps avant de rencontrer un premier informateur prêt à m'accueillir chez lui pour me parrainer. Après quelques échanges, un homme, qui avait environ la quarantaine, m'avait proposé de partager un peu de son temps pour m'apprendre le piégeage. J'ai donc saisi l'occasion pour initier ce « rapport d'intrusion » si particulier de l'ethnographie (ABÉLÈS 2002). Toute de suite très avenant, il se présentait comme un autodidacte qui avait commencé à apprendre la trappe grâce à un livre que lui avait offert sa grand-mère lorsqu'il était enfant. Cet informateur qui vivait seul, reclus dans un vieux chalet familial, regrettait que les membres de sa famille ne s'intéressent pas aux pratiques cynégétiques. Très investi dans la chasse et le piégeage depuis ses 17 ans, il voulait partager ses connaissances avec d'autres passionnés et former éventuellement un binôme pour de futures excursions. C'est ainsi que nous entreprîmes de tisser un lien de « maître » à « élève », mais aussi d'informateur à enquêteur, ou encore, un peu plus surprenant, de Québécois à Français. En un sens, les termes de la relation et les modalités qui intervenaient lors de nos échanges étaient de plusieurs sortes.

Certes, j'avais été l'instigateur de la relation par ma condition de chercheur et d'apprenti en demande, mais il convient de préciser aussi que j'étais largement conditionné par la situation d'énonciation⁴ que m'imposait cet informateur. En effet, pour lui qui souffrait d'une grande solitude dans sa vie, ma venue était particulièrement importante. Non seulement il pensait que je pouvais lui fournir une aide non négligeable, car il avait pris beaucoup de retard dans les préparatifs de sa saison de piégeage, mais en plus ma participation lui offrait une occasion d'accéder à une forme de reconnaissance sociale, sachant qu'il avait toujours été « l'enfant incompris » de la famille. Que je fusse là en tant que scientifique ou en tant qu'apprenti trappeur, le fait de me transmettre ses connaissances lui offrait une occasion de se sentir valorisé et de conforter sa place dans le milieu de la trappe. J'étais son public, son premier apprenti, un observateur qui consacrait ses années de pratique et qui participait à la formulation de son nouveau statut de mentor.

Enfin, mes origines françaises jouaient elles aussi un rôle dans ce rapport. Cet informateur, qui se trouvait dans une situation financière difficile, voulait toucher un revenu supplémentaire en développant un circuit touristique destiné aux Français en quête d'aventures et de grands espaces. En plus d'être vu comme un étranger disposant des ressources financières pour l'aider à amortir certains de ses frais, je devenais donc progressivement son cobaye : chaque chose qu'il me montrait, qu'elle soit en lien ou non avec les pratiques cynégétiques, était ainsi ponctuée d'une même réplique « tu penses que les Français seraient prêts à payer combien pour faire ça ? » Pour cet informateur, ma présence devenait petit à petit un moyen d'apprécier le degré d'authenticité de sa pratique et de mesurer le potentiel lucratif qui pouvait en découler.

C'est donc dans ce contexte que, pendant plusieurs semaines, je suis allé chez ce trappeur pour me former au piégeage et comprendre ce que cette activité représentait pour

lui. Les jours se suivaient, je lui prêtais ma force de travail en l'aidant à préparer ses cordes de bois pour l'hiver, il me chargeait de procéder à certains aménagements forestiers sur son terrain de chasse, je passais avec succès les tests qu'il m'imposait au tir à l'arc et à l'arme à feu, nous procédions à l'entretien mécanique de ses pièges... Bref autant de tâches qui rythmaient son quotidien au chalet, lorsque la canopée des érables laissait poindre ses premières rougeurs. Je pensais donc que tout se déroulait pour le mieux et que nous construisions ensemble une relation de confiance, même si je n'avais pas encore eu l'occasion de procéder à de l'observation participante en installant moi-même un piège ou en apprenant des techniques de capture. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais jamais rien de cela n'arriverait avec ce trappeur. À la place, j'allais apprendre l'une de mes premières leçons d'ethnologie.

UN PREMIER MÉTALOGUE ETHNOGRAPHIQUE ?

Il était dix heures du matin lorsque je suis arrivé au chalet ce jour-là. Dans la cuisine ouverte, attenante à l'entrée de la bâtisse, se trouvait une table ronde qui occupait une place centrale. De part et d'autre de la table étaient disposées deux chaises. Sur l'une d'elles, mon informateur attendait patiemment mon arrivée en tapotant la cigarette qu'il fumait dans un cendrier déjà débordant. Comme s'il était en plein milieu de préparatifs pour la trappe, des pièges étaient posés au centre de la table. Au vu de la taille des pièges et des pots de beurre d'arachide qui se trouvaient à côté, ces dispositifs étaient destinés à la capture de quelques-uns des écureuils roux qui rongeaient le bois du cabanon et bouchaient les gouttières avec leurs nids.

Je reconnus toutefois que l'atmosphère était plus solennelle qu'à l'habitude. En effet, celui qui se destinait à être mon mentor (et de surcroît mon informateur privilégié) doutait. Tout en sachant qu'il ne m'avait encore jamais appris de choses concrètes sur la capture des animaux et compte tenu du fait que je continuais à venir même si cela faisait des jours qu'il me chargeait de corvées fastidieuses, il ne comprenait pas pourquoi je persévérais dans mes visites. Bien que nous ayons déjà eu plusieurs discussions au sujet de la nature de ma recherche, il m'invita donc à m'asseoir en face de lui et me demanda : « Tu es trappeur ou tu travailles pour l'université ? ».

Sans même que je sache alors pourquoi, cette question était déterminante pour le déroulement à venir de ma recherche. Comme de nombreuses fois auparavant, je lui répondis que j'étais les deux, ou tout du moins que je voulais apprendre à être les deux. À l'écoute de ma réponse, il se mit à épiloguer en relançant notre discussion, pour plusieurs heures⁵ cette fois-ci. Des dizaines de questions s'enchaînèrent. Mon informateur fit une rétrospective de mon intérêt pour le piégeage, retraça mon parcours universitaire, me demanda ce que je voulais « vraiment faire⁶ » ... autant d'éléments sur lesquels j'avais déjà longuement communiqué. Malgré la situation et la redondance des questions qu'il me posait, j'essayais de répondre avec le plus de précision possible, pensant que ma transparence serait le gage d'une relation saine entre enquêteur et enquêté. Toutefois, on ne peut jamais aller contre le fait

que « toutes les précautions prises pour éviter d'introduire, du fait de sa seule présence, un biais rédhibitoire pour l'observation, peuvent être mises en échec par les interprétations que les acteurs produisent » (DALLA BERNARDINA 1989). Finalement, voyant que l'interrogatoire pourrait se prolonger encore longtemps de la sorte, mon informateur me coupa et me dit d'un air satisfait : « J'ai la réponse à ma question, t'es pas un trappeur. Un trappeur aurait foncé dans le bois avec les pièges et le beurre de pinotte pour essayer d'attraper un écureuil au lieu de répondre à toutes mes questions ! ».

Comme on peut l'imaginer pour la suite de notre raisonnement, cette soudaine conclusion venait trancher sur une forme d'indétermination que j'avais créée inconsciemment et qui semblait désormais faire l'objet d'un insupportable dilemme pour mon informateur. Dans un milieu comme celui de la trappe où l'entrée sur le terrain dépend du mentorat (et donc du statut d'apprenti que l'on nous accorde), on comprend rapidement que cette déduction signifiait aussi la restructuration complète de mon terrain de recherche. Cloisonné au statut de scientifique, les données que je recueillerai s'annonçaient dorénavant bien plus restreintes⁷.

Avant de spéculer sur les raisons qui semblaient rendre ma double posture de scientifique et d'apprenti si inconcevable pour cet informateur, revenons sur son cheminement déductif. Pour cela je souhaite introduire le concept de métalogue développé par l'anthropologue Gregory Bateson afin d'analyser notre conversation.

Le métalogue, du grec *meta*, signifiant « au-delà », et de *lógos*, signifiant « ce qui est relatif au discours », est un néologisme que Gregory Bateson a inventé et développé dans son livre *Vers une écologie de l'esprit* publié à l'origine en 1972. Il y décrit le métalogue de la façon suivante :

*A metalogue is a conversation about some problematic subject. This conversation should be such that not only do the participants discuss the problem but the structure of the conversation as a whole is also relevant to the same subject*⁸. (BATESON 1987)

Avec ce concept, Bateson définit une situation bien précise dans laquelle la forme et le fond d'une conversation se rejoignent subtilement. Dans un métalogue, les informations échangées, mais aussi la structure de l'échange en lui-même, sont mises au service de la problématique abordée. Pour illustrer son propos Bateson utilise l'historique de la théorie de l'évolution et explique par exemple que :

*Notably, the history of evolutionary theory is inevitably a metalogue between man and nature, in which the creation and interaction of ideas must necessarily exemplify evolutionary process*⁹ (1987).

Si l'on regarde bien, la conversation que j'ai eue sur le terrain correspond en tous points avec la définition du métalogue. Les critères sur lesquels mon informateur s'appuyait pour déterminer la réponse à sa question n'étaient pas seulement le contenu de mes réponses mais plutôt ma propension à lui répondre. Dans la logique de cet informateur, c'est cette tendance à vouloir répondre qui lui indiquait si j'avais l'âme d'un trappeur ou si je travaillais pour l'université. Ainsi, selon la

logique qu'il suivait, une plus grande attention apportée à la parole et au questionnement dévoilait une « nature » d'universitaire, tandis qu'une attention apportée à l'expérimentation pratique et à l'action spontanée dévoilait une « nature » de trappeur. Cette spontanéité est d'ailleurs un point névralgique chez les trappeurs qui répétaient souvent que le piégeage « c'est de l'instinct », quelque chose d'inné que l'« on a dans le sang » (LECOMTE 2017).

Même s'il ne m'est pas possible de dire aujourd'hui si ce métalogue était orchestré ou spontané, nous pouvons essayer de comprendre comment j'en suis arrivé à cette situation. En somme, pourquoi ma double posture de trappeur et d'universitaire lui semblait si profondément inconcevable ?

LE MÉTALOGUE COMME RÉPONSE À LA DOUBLE CONTRAINTE

Une fois encore, c'est du côté de Bateson que nous pouvons trouver certains éléments de réponse pour expliquer l'origine du malaise de mon informateur face à mon indétermination. Je pense ici au concept de *doublebind*, soit de double contrainte (BATESON 1956). C'est pendant qu'il faisait des observations ethnographiques à Bali avec Margaret Mead, en 1935, que Bateson a commencé à esquisser ce concept¹⁰. Une double contrainte désigne l'ensemble de deux injonctions qui s'opposent mutuellement, augmenté d'une troisième contrainte qui empêche l'individu de sortir de cette situation (HARDY 2012). La double contrainte exprime donc l'impossibilité pour une personne de s'extraire du paradoxe qui lui est imposé et maintenu par une force.

Comme cette définition peut paraître abstraite, je propose de revenir brièvement sur deux exemples régulièrement évoqués pour illustrer ce phénomène. Le premier nous vient directement de Bateson. En visionnant les films qu'il a enregistrés chez les Iatmul de Bali, il analyse la communication paradoxale entre une mère et son jeune enfant. Il constate que, tout en plébiscitant verbalement un rapprochement avec son enfant, la mère adopte un comportement corporel qui suggère au contraire que la proximité physique la dérange. L'enfant, envers qui la mère continue d'exprimer verbalement de l'amour, demande à être porté, mais elle continue d'adopter une attitude de répulsion physique. L'enfant s'écarte alors mais la mère le rappelle en demandant à nouveau verbalement un rapprochement. Comme il l'écrira « La mère balinaise stimule son enfant, mais quand il répond émotionnellement, elle devient insensible et ne laisse jamais l'échange se terminer sur un mode affectif » (BATESON 1977). Dans cette situation contraignante où il ne dispose d'aucune autorité, l'enfant ne peut pas répondre adéquatement aux demandes de la mère qui le punit toujours en adoptant la réaction inverse.

Dans un même ordre d'idée, le deuxième exemple pour illustrer la double contrainte vient de Paul Watzlawick. Il raconte ainsi une anecdote dans laquelle une mère offre deux cravates à son fils alors qu'il est interné en psychiatrie, l'une de couleur rouge et l'autre de couleur bleu. Le fils, heureux du cadeau, met la cravate rouge pour faire plaisir à sa mère, mais cette dernière lui demande s'il a fait ce choix parce qu'il n'aime

pas la cravate bleue. Lors de la visite suivante le fils décide donc de mettre la cravate bleue mais la mère lui demande la même chose pour la cravate rouge. Finalement, résigné, le fils décide de mettre les deux cravates à la fois, ce à quoi la mère répond : « ce n'est pas étonnant que tu sois placé en psychiatrie » (ANAUT 2012).

Dans ces exemples, on assiste à des mises en situation paradigmatiques : un lien d'affect oblige l'un des partis à choisir entre deux configurations, mais ce choix entraîne toujours une réaction contraire. La double contrainte s'installe alors quand il est impossible de refuser de choisir entre ces deux injonctions paradoxales¹¹ sous peine d'être également sanctionné.

Dans le cas de l'informateur avec lequel je travaillais, l'indétermination de ma posture était paradoxale, car elle faisait se rejoindre deux termes qu'il percevait comme antagoniques. Même si on a tendance à oublier que l'apprentissage des connaissances passe aussi par une forme d'expérimentation pratique, mon informateur considérait que la recherche scientifique était d'avantage liée à la théorisation des connaissances. Pour lui, un chercheur ne pouvait pas être un homme d'action. Un bon scientifique devait avant tout se distinguer par une forme de passivité corporelle au profit d'une intellectualisation du vécu (ou plutôt de ce qui est observé).

Le métalogue que nous avons partagé a donc permis au trappeur de trouver les ressources pour essayer de confronter les termes de cette double contrainte et de s'en extraire. D'ailleurs, c'est cette volonté de m'attribuer une place précise dans la relation qui m'a permis de comprendre comment cet informateur me catégorisait et quelle caractéristique il associait au trappeur que je n'étais pas (à savoir, une forme de spontanéité instinctive).

Le lien pouvant exister entre observation participante – faut-il rappeler ici que l'expression « observation participante » est un oxymoron dont nous pourrions déjà nous méfier (FAVRET-SAADA 2009) –, double contrainte, et processus d'ajustement catégorique entre observateur et observé a fait l'objet de travaux épistémologiques très intéressants par Ghislaine Gallenga (2008). Dans son article intitulé *L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique*, cette auteure parle d'un processus d'« empathie inversée ». Elle décrit ce processus comme ceci :

Cette empathie inversée par le malaise qu'elle provoque chez l'informateur oblige celui-ci à soumettre l'ethnologue à des tests et défis, afin de le catégoriser et de le décatégoriser de la première catégorisation où intuitivement l'informateur l'avait placé. C'est par ce jeu de catégorisation/décatégorisation qu'il nous informe de la manière dont il ordonne son monde. (GALLENCA 2008)

Si cette analyse de Gallenga est cohérente et nous aide à mieux comprendre l'intérêt scientifique du paradoxe où était enfermé mon informateur, les données récoltées concernant son processus de catégorisation/décatégorisation ont finalement été assez limitées puisque mon accès au terrain s'est pro-

gressivement refermé après notre échange métacommunicationnel.

Certes, le processus d'empathie inversée est inhérent à la méthodologie de l'observation participante dans la mesure où elle se base sur le paradoxe où l'on est à la fois observateur et participant, mais j'ai fait une erreur fondamentale : je n'ai pas su définir clairement ma posture à un moment où mon informateur en avait besoin. J'ai maintenu un *statu quo* entre mon intérêt scientifique d'ethnologue et mon envie personnelle de devenir un trappeur avec cette recherche. Toujours selon l'approche de Ghislaine Gallenga, je n'ai pas seulement voulu me « sentir comme un trappeur », j'ai voulu « me prendre pour un trappeur » (GALLENCA 2008). La différence est de taille entre ces deux expressions car, compte tenu des enjeux importants qui habitent la relation entre mentor et apprenti, mon indécision et ma préention à vouloir me « prendre pour un trappeur » ont complètement sabordé les possibilités que j'avais initialement avec cet informateur.

J'ai finalement raté mon rendez-vous. Empêtré dans l'urgence de transmettre ses connaissances et enjoué par l'envie de partager un mode de vie et une passion qui le dévorait, mon informateur remplissait toutes les conditions pour que l'injonction paradoxale de l'observation participante deviennent double contrainte. Non seulement l'enjeu était déterminant pour lui, sa situation¹² l'empêchant de mettre un terme à la relation, mais en plus je ne lui laissais entrevoir aucune réponse pouvant l'aider à sortir du cadre que j'avais fixé (HARDY 2012).

C'est ainsi que, malgré la conclusion à laquelle le métalogue ethnographique l'avait mené, j'ai dû me résigner à interrompre notre relation pour chercher un autre mentor ailleurs. En étant identifié comme scientifique, le mentorat stagnait et mon informateur doutait de plus en plus de ma capacité de faire de l'observation participante. Susplicieux, il passait le temps de la recherche à me questionner avec insistance, me laissant penser que, même après notre métalogue, il ne parvenait tout simplement plus à me catégoriser. Les postures autrefois antagoniques de scientifique et d'apprenti trappeur étaient devenues une abstraction, une abstraction qui n'offrait plus aucun résultat.

ÉVITER LE PIÈGE ABSCONS : LA VALEUR ETHNOGRAPHIQUE DU MÉTALOGUE

Nous avons vu que le milieu de la trappe présente un certain nombre de particularités, comme le mentorat. De même, nous avons vu que l'entrée sur le terrain est déterminée par la rencontre d'un mentor prêt à nous accueillir. Dans ce contexte, une relation d'exclusivité explicite se met en place, ce qui rend particulièrement importante la revendication du statut d'apprenti. Dans le cas un peu particulier de l'observation participante en ethnographie, le chercheur peut émettre des injonctions paradoxales qui font partie intégrante du processus d'acquisition des connaissances. Comme on peut le voir à travers la mécanique de l'empathie inversée (GALLENCA 2008), le chercheur est constamment sujet à catégorisation et à décatégorisation. Cela rend essentiel le fait de définir une posture

explicite à partir de laquelle enquêter et donc être catégorisé/décatégorisé. S'il est courant d'alterner entre plusieurs postures ethnographiques lorsque l'on est sur le terrain, il faut néanmoins se prévaloir des confusions en essayant avant tout de « se sentir comme » plutôt que de « se prendre pour » (GALLENCA 2008).

Dans mon cas, c'est cette confusion et mon acharnement à me « prendre pour » qui a été source de double contrainte. Une double contrainte qui était devenue obsédante et pour laquelle le meilleur moyen de s'extraire était de me confronter d'un point de vue métacommunicationnel. Dans le contexte de la recherche, des métalogues peuvent survenir à tout moment pour prendre la forme des conversations les plus triviales. Il ne faut pas s'y tromper, il s'agit souvent de moments charnière dont l'identification (spontanée ou retrospective) permet de comprendre le lien entre notre manière d'investiguer et la restructuration du terrain.

C'est parce que j'étais moi-même pris dans une forme de piège abscons dans lequel mon informateur était de plus en plus perturbé par ma présence, ne sachant pas comment me définir pour répondre à ses attentes, que j'ai entrepris ce retour réflexif. Si le concept de métalogue n'a pas nécessairement fait d'émules au moment de sa parution, je pense que la définition de cette forme de métacommunication nous offre un outil intéressant pour analyser et retranscrire avec justesse notre expérience. Dans mon cas, cela fut particulièrement riche car j'ai été chanceux : mon informateur, en s'écriant qu'il avait une réponse à sa question et en m'expliquant rapidement son raisonnement, a rendu explicite cette métacommunication.

Or, en situation d'ethnographie nous sommes constamment engagés dans des métalogues dont nous n'avons parfois pas conscience : l'important est de savoir garder grand ouvert l'obturateur de notre vue et rester attentif. Ce faisant, il devient clair que la qualité des informations récoltées auprès des enquêtés ne dépend pas seulement d'eux, mais aussi de la façon dont nous avons su nous définir pour obtenir ces informations. C'est d'ailleurs en insistant sur ce point que nous pouvons faire un retour critique sur certaines de nos actions et éviter de réitérer ce que nous pourrions considérer rétrospectivement comme des « erreurs de parcours ». D'ailleurs, comme l'écrivait Lévi-Strauss, « dans une science où l'observateur est de même nature que son objet, l'observateur est lui-même une partie de son observation » (LÉVI-STRAUSS 1968, 24).

Enfin, pour terminer, la transparence dont j'ai fait preuve (et qui est un principe prôné par la recherche), peut aussi être à double tranchant. En me montrant transparent sur le terrain et en me définissant à la fois comme chercheur et trappeur, je me suis présenté à la fois comme « tout » et « rien ». De même, cette sur-abstraction a entraîné une prolifération des informations personnelles me concernant. Cela a finalement fait naître la suspicion de mon informateur, qui a pu y voir une injonction à la communication, une sorte d'obligation pour lui de se livrer à son tour. C'est donc seulement en acceptant de construire lentement et symétriquement la relation d'enquêteur à enquêté qu'il devient possible d'apprendre de quelques-unes des erreurs sur lesquelles est revenu cet article.

Notes

1. Que ce soit par la géographie ou par leurs attitudes.
2. La formation était d'ailleurs très courte puisqu'elle ne durait que deux jours, le temps d'une fin de semaine.
3. Un véritable défi ethnographique lorsque Neapels nous rappelle que sur le terrain il faut « faire jouer les relations sociales de nos premiers interlocuteurs pour entrer en contact avec de nouvelles personnes et déterminer les relations sociales localement valorisées, tout en évitant à tout prix d'être identifié au réseau qu'on parcourt » (1998, 190).
4. L'expression « situation d'énonciation » est employée ici en référence aux études littéraires. La situation d'énonciation est définie par les réponses aux questions suivantes : Qui parle (l'énonciateur) ? À qui (interlocuteur) ? Où ? Quand ? Comment ?
5. Dans mes souvenirs, cette discussion avait duré entre deux et trois heures.
6. Une expression qui revenait souvent.
7. Je pense notamment au partage de techniques de chasse et de piégeage illégales.
8. En français : « Un métalogue est une conversation sur tel ou tel sujet problématique. Cette conversation devrait être telle que non seulement les participants échangent sur le problème mais que la structure de leur conversation relève globalement du même thème. »
9. En français : « En particulier, l'historique de la théorie de l'évolution est inévitablement un métalogue entre l'homme et la nature, dans lequel la création et l'interaction des idées doivent nécessairement illustrer le processus de l'Évolution. »
10. Un concept dont il a révélé tout le potentiel théorique lorsqu'il a entrepris des recherches ultérieures sur les origines de la schizophrénie en psychiatrie.
11. Watzlawick écrit que : « La forme la plus fréquente sous laquelle le paradoxe s'introduit dans la pragmatique de la communication humaine est celle d'une injonction exigeant un comportement déterminé qui, de par sa nature même, ne saurait être que spontané. » (WATZLAWICK *et al.* 1972). On peut notamment penser aux expressions littérales comme « sois spontané », « je veux que tu sois le chef », « il est interdit d'interdire », « ne sois pas si docile », « tu peux partir, ne t'en fais pas si je pleure » ... (MUCCHIELLI 1995).
12. Je pense notamment au besoin de rompre la solitude et d'avoir de l'aide pour préparer sa saison de piégeage. On pourrait également considérer ici que ma venue était perçue comme un avancement concret dans le développement d'un réseau touristique lucratif auprès des Français.

Ouvrages cités

- ABÈLES, Marc. 2002. « Le terrain et le sous-terrain ». Dans C. Ghasarian (éd.) *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux* : 35-43. Paris : Colin.
- ANAUT, Marie. 2012. *Les thérapies familiales : Approches systémiques et psychanalytiques*. Paris : Armand Colin.
- BATESON, Gregory. 1956. "Toward a theory of schizophrenia." *Behavioural Science* 1(4) : 251-264.
- . 1977. « Les usages sociaux du corps à Bali ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 14 : 3-33.

- . 1987. *Steps to an Ecology of Mind: Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology*. Northvale, N.J. : Aronson.
- BOAS FRANZ & GEORGE HUNT. 1905. *Kwakiutl Texts*. Leiden : E.J. Brill.
- . 1906. *Kwakiutl Texts: second series*. Leiden : E.J. Brill.
- DALLA BERNARDINA, Sergio. 1989. « L'invention du chasseur écologiste : Un exemple italien ». Terrain. *Anthropologie & sciences humaines* 13 : 130-139.
- FAVRET-SAADA, Jeanne. 2009. *Désorcèler*. Lonrai : L'Olivier.
- FOGEL Frédérique & Isabelle RIVOAL. 2009. « Introduction, Ateliers d'anthropologie ». *La relation ethnographique, terrains et textes* 33. En ligne : <http://ateliers.revues.org/8192> [30 septembre 2019].
- GALLENCA, Ghislaine. 2008. « L'empathie inversée au cœur de la relation ethnographique ». *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues* 114-115 : 145-161.
- GRIAULE, Marcel. 1966. *Dieu d'eau: entretiens avec Ogotemméli*. Paris : Fayard.
- HARDY, Guy. 2012. « 1. Théorie du double bind (double lien) de Gregory Bateson ». Dans G. Hardy (éd.) *S'il te plaît, ne m'aide pas: L'aide sous injonction administrative ou judiciaire* : 19-27. Toulouse : ERES.
- HAVARD, Gilles. 2016. *Histoire des coureurs de bois: Amérique du Nord*. Rivages de Xantons. Paris : Les Indes Savantes.
- LECOMTE, Thomas. 2017. « Du coureur des bois au trappeur, Enjeux identitaires et politiques d'une figure de l'imaginaire traditionnel québécois au sein du monde contemporain ». Aix-en-Provence : Aix-Marseille Université.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. 1968. « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss ». Dans M. Mauss (éd.) *Sociologie et anthropologie*. Quatrième édition. Paris : PUF. En ligne (44 pages) : http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/socio_et_anthropo_tdm.html.
- MEAD, Margaret. 1935. *Sex and temperament in three primitive societies*. London : Routledge and Kegan Paul.
- MUCCHIELLI, Alex. 1995. *Psychologie de la communication*. Paris : PUF.
- NEAPELS, Michel. 1998. « Une étrange étrangeté. Remarques sur la situation ethnographique d'enquête ». *L'Homme* 148 : 185-200.
- MFFP (ministère Des Forêts de La Faune et Des Parcs Du Québec). 2018. « Ventes Totales de Permis : Chasse, Pêche et Piégeage. » Gouvernement du Québec. En ligne : <https://mffp.gouv.qc.ca/faune/statistiques/vente-totale.jsp>.
- TALAYESVA, DON C. 1942. *Sun chief: the autobiography of a Hopi Indian*. North American Indian thought and culture. New Haven: Pub. for the Institute of human relations by Yale university press.
- WATZLAWICK Paul, Janet Helmick BEAVIN et DON D. JACKSON. 1972. *Une logique de la communication*. Paris : Seuil.

Thomas Lecomte
Étudiant au doctorat en anthropologie
Université de Montréal
thomas.lecomte@umontreal.ca